Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 113 (2010)

Artikel: Nouvelles brèves, portraits et légendes
Autor: Huguelet, Francis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-553669

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nouvelles brèves, portraits et légendes

Francis Huguelet

La paroisse de mon enfance, en limite du Seeland, avait son langage, ses expressions et sa manière de vivre que l'emballement du vingtième siècle a relégués dans les emposieus de l'oubli.

Conscient de l'érosion de ce patrimoine, j'ai tenté d'en sauvegarder quelques touches, soucieux de jeter un rayon de lune sur ce *Val des Oiseaux* méconnu.

NOEL

Il neigeait tranquillement des flocons légers qu'aucune brise ne soufflait en congères. Sans interruption, depuis la veille au soir.

Surchargés, les pruniers et les cerisiers au bois friable risquaient de se fendre. Il fallut les secouer avec précaution. Des hommes pellaient la neige, les mains protégées par des mitaines de grosse laine, coiffés de vieux bonnets militaires. Deux fois déjà, le triangle[1] avait ouvert les routes de Romont et de Frinvillier, piquetées de jalons noirs, dont seules les extrémités émergeaient des remblais.

Les chevaux, attelés en couples, avaient été soigneusement bouchonnés, puis remis en forme par une double ration d'avoine. Les hommes, eux, buvaient du vin chaud à la cannelle.

En cette veille de Noël, les oiseaux avaient choisi de se taire et de se recueillir.

Les aboiements rauques et enroués des chiens de ferme se perdaient dans les remparts de feutre blanc.

Les chats se contentaient de quelques navettes entre le solier et le devant-huis, puis s'enroulaient sous le potager ou sur le fourneau à banc.

Peu habitués à l'oisiveté, les moins vieux faisaient quelques pas, au bout de leurs cannes. Derrière les vitres embuées, les plus vieux regardaient tomber la neige, espérant un nouveau printemps.

Aux cornes des fontaines, le gel avait sculpté d'étranges colonnades de glace bleutée que les gosses suçaient sans crainte des angines.

Alors que le dernier paysan quittait la laiterie, enfin redressé sous sa brante [2] vide, les cloches de l'église se mirent à sonner.

Emmitouflés, couverts et chaussés haut, les paroissiens s'engagèrent alors sur le chemin qui conduit au temple. Résignés, un peu chagrins, trop desséchés pour pleurer, les impotents s'abandonnèrent à dialoguer avec leur passé.

Les enfants suivaient la procession silencieuse, les mains dans les poches et la goutte au nez. Ce cortège de Noël, où se mêlaient fraternellement la parenté proche et celle plus éloignée du Bon Dieu, cheminait sans hâte et sans bruit. A peine quelques buées de chuchotement, vite absorbées par l'air glacial.

Le marguillier [3] avait pris soin d'allumer le fourneau en milieu d'après-midi. C'est donc dans une douce chaleur que les paroissiens s'installèrent dans les travées.

Quelques retardataires, convaincus de l'immensité incontrôlée du paradis, se glissèrent derrière l'orgue, puis le pasteur monta en chaire pour rappeler les circonstances de la naissance du Christ.

Les plus fidèles, qui sont souvent les plus frileux, se transportèrent illico dans les sables chauds de Palestine. Les incrédules et les affranchis ne pipaient mot, rêvant eux au vin chaud qui les attendait dans la cavette du fourneau à banc!

Illuminé par les seules bougies blanches du sapin, installé dans le chœur de l'église par les jeunes du village, le modeste sanctuaire de campagne s'entourait de mystère et de magie.

Gauche et intimidé, un premier récitant s'avança devant la crèche. Raide comme un piquet, le front bas, il déclama bravement une courte poésie à la gloire du Père Noël, les yeux rivés aux traces humides que ses sabots ferrés avaient laissées sur le parquet ciré.

Un deuxième, moins farouche, fit naître Jésus à Rondchâtel, d'un père maréchal! Puis, devant un décor de l'étable de Bethléem, les élèves de la classe unique chantèrent les mérites des anges de nos campagnes, sans état d'âme.

Les aînés se souvenaient alors qu'ils en avaient fait autant et, l'espace d'un soupir, cédaient à la nostalgie qui accompagne la fuite du temps.

Les bougies se consumaient sans hâte; elles dessinaient au plafond les ombres chinoises d'immenses aiguilles de sapin. Discrètement accompagnée par les vieilles orgues à soufflet, l'assemblée interpréta l'émouvant Minuit chrétien, avec une force et un allant qui témoignaient de la tradition du chant choral dans ce vallon jurassien.

Dans la clarté mal assurée de quelques lumignons qui refusaient de mourir, les demoiselles de la Société des jeunes procédèrent enfin à la distribution des cornets de la récompense, contenant invariablement une orange, des pistaches, des noix et un pain d'épices au parfum de miel.

L'assemblée se dispersa dans la joie, sous un ciel de neige qu'aucune étoile ne jalonnait et qui, du côté de la Fin-Dessous, se confondait avec la terre.

Armand chez Ovide

Au plafond de la chambre basse, une lampe à huile éclairait le visage défait d'Adrienne, mon arrière-grand-mère, qui, sans l'aide de personne, venait de mettre au monde un bébé rond et violet prénommé Armand.

Sur le fourneau d'angle, les petits draps lavés la veille achevaient de sécher.

Depuis peu, l'Alsace-Lorraine était prussienne. Des gardes-frontières allemands bivouaquaient sur les hauts de Beurnevésin.

Ovide, l'époux d'Adrienne, avait soigneusement rangé dans l'armoire sa capote bleue, son sabre et son casque à pompon rouge.

Importuné par une mouche sans éducation, Armand se mit à brailler dans son berceau de bois qui, autrefois, avait servi de pétrissoire.

Pour la première fois, sa mère lui donna le sein. Il s'y accrocha goulûment.

Jusqu'à l'âge de six ans, il apprit le métier de garnement, se fortifia au lait de chèvre, accompagna son père aux champs, sa mère à l'église. Son grand-père Eugène lui enseigna les astres, sa grand-mère Lydie les secrets des plantes.

Il grimpa aux arbres, tomba dans la fontaine, saoula les poules de sa voisine, la petite Anna.

Puis, au cours des longues virées qu'il fit avec son père aux Peutes-Montes et aux Carolines, il apprit à poser des pièges, à débusquer le blaireau.

A sept ans, il s'échappa de l'école où on l'avait conduit de force et s'enfuit aux Tchamalles, sur les roches dominant la cluse de Reuchenette.

Son père vint l'y récupérer sans ménagement. Sans excès de brutalité non plus, puisqu'il retrouvait là son portrait tout craché.

Trois quarts de siècle plus tard, il parlera encore de cette chabraque[4] d'institutrice qui lui décollait les oreilles et l'obligeait à s'agenouiller sur l'arête d'une bûche de foyard!

A treize ans, accusé à tort d'avoir cassé un carreau, il fit grand tapage et menaça le régent de lui faire une boutonnière[5] avec le châtre-bouc de son père!

Appelé en renfort pour maîtriser le forcené, le garde-champêtre en perdit sa casquette et faillit y laisser sa moustache. Pire encore: il reçut dans sa précieuse réserve de procréateur un coup de sabot ferré qui obligea son Ernestine à lui faire des compresses d'acétate!

Quelques mois plus tard, décidément incorrigible, Armand planta ses crocs dans un mollet du roille-gosse[6] qui lui avait coincé la caboche entre les genoux, pour mieux le fesser!

Ce devait être son dernier jour d'école.

Il éleva davantage de lapins, dont il livrait les peaux séchées à la tannerie de Frinvillier, perfectionna ses pièges, recensa les gîtes de lièvres et de blaireaux.

Il connaissait la lune et les étoiles, sentait le vent, flairait les champignons. Mais il savait aussi où son voisin dissimulait le vin que sa chipie lui interdisait de boire, vidait le flacon sans en abîmer le bouchon et substituait à la boisson convoitée un vulgaire sirop de sureau!

A seize ans, il prit de l'embauche à la fabrique de pâte de bois. Il descendait à Rondchâtel à pied, trimait douze heures puis, par tous les temps, regagnait Plagne. Trois heures de marche, six jours par semaine, pour se rendre à son travail. Une vie de forçat qui le brouilla définitivement avec la classe possédante.

Puis, à trois hivers d'intervalle, il enterra ses parents, digne et droit derrière le corbillard.

Il hérita de quoi se mettre en ménage. Entre l'inauguration de la Tour Eiffel et l'assassinat de l'archiduc d'Autriche, sa jeune épouse mit au monde quatre filles, dont ma mère, en 1913.

Armand en était encore à regretter l'absence d'un mâle dans sa lignée que le général Wille le fit défiler à Boujean, avant de l'envoyer couvrir la frontière du côté de Bourrignon.

Roublard et braconnier, élevé à la dure, il traversa sans embûches ces années difficiles. Mieux que Marguerite, sa femme, emportée par la grippe espagnole en 1923.

Démobilisé, il reprit le chemin de la fabrique de pâte de bois, où les horaires s'étaient quelque peu assouplis, et engagea une servante pour tenir son ménage. Entre deux guerres, ses filles épousèrent quatre gars de la paroisse, comme le voulait la coutume.

C'est ainsi qu'Armand chez Ovide se retrouva seul dans sa maison, avec ses poules, ses lapins, ses chèvres et ses cochons.

La solitude le rendit plus farouche et il se forgea une philosophie d'homme des bois, raillant volontiers les autorités, faisant courir gendarmes et garde-chasse, ne se montrant conciliant qu'avec ses petits-

enfants, auxquels il ouvrait sans retenue son cœur et sa bourse. Il houspillait rudement les curieux et les bien-pensants, buvait son coup de rouge chez Djucou, avec Octave et Alcide.

Il avait l'œil vif et malicieux, la moustache sauvage, le front large, la nuque puissante, plantée sur une carrure de débardeur.

De sa grand-mère Lydie, il avait hérité le don de quelques sorcelleries, guérissant la diphtérie avec des infusions de graisse de chien, cicatrisant les dartres avec des fumées diaboliques d'un savant dosage de genévrier, de bouillon-blanc et de valériane.

Du Bon Dieu il ne causait pas, lui préférant les revenants, les feux follets et les vers luisants qui, en été, guidaient ses escapades nocturnes.

Selon les lunes et les saisons, il cueillait les baies, les herbes et les champignons, qu'il conditionnait pour son propre usage ou vendait à un droguiste biennois qui n'avait pas attendu Mességué pour monnayer les vertus de la camomille et de la fleur de bonhomme.

Au feu de bois, comme il se doit, il cuisinait au saindoux des röstis[7], du maïs et des grabons[8].

Cuisine à l'ail, civets marinés, saumures, fricassées, grand-père mijotait des plats savoureux sous un cochon débité qui séchait à la voûte.

Aux grandes occasions, il offrait la ramouille, fromage à pâte dure macérée dans des herbes aromatiques, du cumin et un blanc d'Auvernier.

A Sylvestre, prétexte aux retrouvailles familiales, il accommodait des tripes à la tomate et des pommes de terre rondes, relevées d'une pincée de sel, d'une pointe de poivre et d'une coquille de beurre.

En roulant entre ses lèvres un cigare dix fois rallumé, il racontait ses affûts, ses places de bolets, ses maraudes. Au fond de son âme, il devait avoir des ciels magnifiques, des espaces infinis.

Puis sa moustache a blanchi, son regard s'est voilé de tristesse, sentant filer sa liberté.

Après avoir taillé des pièges, il a taillé des cannes, dans des noisetiers des Biollères, aussi vieux que lui.

Par un samedi pluvieux de juin 1974, alors que la Suze avait, elle aussi, quitté sa berge, il a rejoint son paradis de fougères et de clairs de lune.

Sans une plainte, dans le grand lit sur lequel veillait le portrait de son dernier chien de chasse.

Il n'avait jamais connu l'hospice, ni l'hôpital.

Peut-être parce que chaque matin, en se mettant à ses fourneaux, il avalait cul sec un petit verre de pomme.

Peut-être aussi parce qu'il raffolait des os à mœlle, des foies de lièvres et de la saucisse aux couennes.

Plus sûrement parce qu'à travers ses forêts et ses pâturages, il avait vécu la liberté.

Le Coucou

Depuis peu, la Gurotche offrait aux audacieux ses multiples parterres de perce-neige. Au pied des parois rocheuses, ainsi que du côté de la gravière et des tchabats[9], se mêlant aux hellébores et aux euphorbes faux-cyprès, des taches lumineuses de primevères égayaient les tapis fatigués de feuilles mortes.

A la Combe des danses, haut lieu de la sorcellerie régionale au temps des loups-garous, on avait cueilli le thé pulmonaire dont les infusions amères débarrassent les bronches des séquelles de l'hiver. Et pour passer sans encombre le cap des brusques variations de températures d'avril, on ingurgitait chaque matin, en se pinçant les narines, une cuillerée d'huile de foie de morue qui, à l'époque, n'était ni allégée, ni aromatisée!

Aux Etampés, Florian Noverraz semait des scories dans un petit vent frais qui chassait vers l'est la toraille[10] qui, un peu partout, témoignait du labeur des femmes en train de décombrer[11] le long des barres et autour des buissons, où elles cueillaient la bourse-à-pasteur que l'hiver avait desséchée et dont les graines, en forme de cœur, seraient conservées sur une étagère de la cuisine, en guise de porte-bonheur.

Aux Chênes, Marc et Roland Voiblet menaient la terre à l'aide d'une benne à deux roues qu'ils remplissaient au bas du champ et basculaient dans la partie supérieure de ce dernier, compensant ainsi l'érosion naturelle des terres en pente.

Ils prenaient le temps de faire provision de pensées sauvages, qui foisonnaient entre les chaumes d'avoine. Cécile saurait en extraire un sirop doré, laxatif des conduits intestinaux!

Dans les ormes des Champs-Veites, probablement éveurmés[12] par une fouine, des geais menaient un chambard de tous les diables. Ces oiseaux braillards agaçaient Marc chez Aurèle qui les appelait *députés* et leur envoyait volontiers une décharge de chevrotine!

Sur le banc adossé à la guérite du Haut-du-Mont, Herbert Grosjean récupérait après avoir gravi l'Aversanne sur la bécane à plateau unique que lui avait prêtée Félix chez César.

Le vieux régent avait accepté de rempiler pour remplacer un jeune diplômé de l'Ecole normale de Porrentruy, mobilisé du côté de L'Auberson.

Il rentrait de Bienne, où une bêche-corne[13] l'avait agacé, alors qu'il recherchait une biographie de Jules Verne, à la libraire de la rue Dufour.

Une sitelle aux reflets d'argent grimpait lestement le long du tronc rugueux d'un érable champêtre, à la recherche de la vermine qui trouvait abri sous les écorces blessées par la grêle de l'été dernier.

Au volant d'une jeep qui, selon ses dires, avait pris part au débarquement du 6 juin 1944, sur les plages normandes, Jules Voiblet regagnait Plagne, son feutre gris sur les yeux.

Il ramenait les relavures du café du Cardinal, qui constituaient l'ordinaire des cochons qu'il élevait derrière son bistrot. Jovial et bon vivant, il salua le régent de Vauffelin d'un grand coup de chapeau, après avoir rétrogradé en seconde !

Herbert Grosjean enfourcha son vélo et prit la route de Sagne, bordée de platanes, que les effets conjugués du soleil et des averses avaient parée de vert tendre. Parvenu au bois d'épicéas faisant office de coupe-vent, il perçut des rires et des chuchotements derrière une haie de troènes où, l'été dernier, il avait cueilli quelques crattes de framboises.

Il mit pied à terre. Un bustier et une chemise se balançaient dans la brise, suspendus à une pique de clôture. Veillant à ne point s'encoubler dans les ronces, le régent hasarda une approche discrète. Un peu honteux de troubler l'intimité des deux tourtereaux enlacés sur un lit de mousses et d'aiguilles de résineux, il reconnut une de ses anciennes élèves, qui avait dégrafé son corsage et gloussait comme une poule de bruyère en parade nuptiale ! Quant à l'essoufflé, à voir ses cheveux gominés et son caleçon rayé, il venait sûrement de Bienne !

Herbert Grosjean se retira sur la pointe des pieds, aussi discrètement que les cumulus qui, venant de Chasseral, filaient vers l'est.

Sur les Creux, comme si lui aussi était témoin de la scène, un coucou chantait la mesure. Un coucou romantique !

De Combe-Marlat, un autre lui répondait comme pour le rappeler à l'ordre et abréger une étreinte qui risquait bien, si elle s'éternisait, de conduire les deux *effrontés* dans la lanterne[14] de l'officier d'état-civil ! Un coucou monastique !

Le cadran du clocher de l'école indiquait la demie de quatre heures quand le régent parvint à la fontaine de la place du village. Il s'aspergea d'eau fraîche, reprit ses esprits. Puis sous la tonnelle du Cheval Blanc, il se fit servir une bière grenadine.

Dans les tilleuls du temple, un troisième coucou jouait des deux notes de sa flûte monocorde, annonçant une nuit douce, propice à l'éclosion des pervenches. Un coucou fataliste !

Herbert Grosjean pensa alors que le prochain baptisé pourrait bien avoir les yeux bleus !

L'enterrement

Lundi, 2 octobre 1967.

Les Tayés renvoyaient aux Neufs-Champs l'écho régulier d'une copouse[15] entamant la base évasée d'un foyard frappé par la foudre au plus chaud d'un été qui se retirait, dans l'allongement des ombres de l'automne. Quelques cantharides s'activaient dans l'épais tapis de feuilles mortes d'un bosquet de frênes, autrefois ensachées pour pallier le manque de paille de litière.

La combe de l'Eboulement résonnait des chutes de pierres provoquées par un braconnier maladroit. Une harde de chevreuils, occupés à grignoter des alises, détala aussitôt en direction du Trou de la Lune.

Du clocher du temple s'échappèrent alors, comme dans l'abandon d'une rêverie, les sons graves de la Madeleine, maîtresse-cloche qui, en solitaire, annonçait la mort d'un paroissien.

Dans la sérénité du vallon, ce chant triste interrompit la vie paisible qui s'y déroulait, le temps d'une pensée ou d'une émotion.

A la lisière d'un djauré[16] des Champs-Baynai, un paysan s'appuya sur le manche de sa fourche et s'épongea le front. A Sagne, au bout d'une raie de charrue, un autre laissa reposer son attelage. Dans cette paroisse de gens modestes, acquise à la cause de la réforme dès la moitié du seizième siècle, on naissait discrètement et on montait au ciel plus discrètement encore.

En cette matinée lumineuse d'octobre, François de la poste venait de rendre son âme à Dieu, dans sa quatre-vingtième année.

L'hiver dernier, ses sabots cloutés l'avaient étendu sur une plaque de verglas, dissimulée par la neige et l'obscurité, alors qu'il conduisait un bouvillon à l'abreuvoir municipal. Sa hanche gauche le faisait souffrir et ses reins enflammés se bloquaient au moindre faux pas. Sa fidèle Alice lui appliquait matin et soir un cataplasme de pommade camphrée, additionnée de graines de genièvre pilées, puis le frictionnait avec une goutte de pomme des bois.

A cet âge-là, on ne dérangeait plus le médecin, ni d'ailleurs le rebouteux. On préférait mourir dignement dans son lit en faisant un dernier clin d'œil à la lune, qui connaît tous les secrets des hommes sans n'avoir jamais été surprise à les divulguer!

Bâti comme un roc, François de la poste semblait devoir résister à tous les malheurs et à toutes les intempéries. Paysan sobre et tenace, il élevait des chevaux de cavalerie, arme dans laquelle il avait été mobilisé en 1914.

Pendant des hivers, il tint ainsi la flèche du triangle avec ses deux chevaux qui conduisaient l'imposant attelage chargé d'ouvrir les routes, du

pied de l'Aversanne à Fraîche-Fontaine. Il était également passé maître dans le débardage et le transport de longs-bois[17].

Durant les quelques mois qu'il consacra à la préparation de son dernier voyage, assis derrière une fenêtre, il eut tout loisir de voir défiler sa belle histoire de vie. Il se souvenait avec nostalgie de l'arrivée sur cette même place, de la dernière diligence, en septembre 1927. Il avait quarante ans. Il en était le postillon.

L'éternité allait bientôt remplacer le temps qui passe. L'eau continuerait de couler aux cornes des fontaines.

Il n'y avait pas lieu d'en concevoir de l'amertume, telle était sa philosophie.

Deux voisines lui firent une ultime toilette, puis l'habillèrent de son costume marron et d'une chemise de lin.

Enfin, conscientes de la longue ascension qui l'attendait, les deux femmes le chaussèrent de ses souliers à tige montante, aux bouts ferrés.

François était prêt pour ses trois dernières nuits chez les vivants. Alice tira les contrevents puis entrebâilla la porte, histoire de rester en pensée avec lui, en attendant ses enfants.

Dans l'après-midi, le pasteur se présenta, avec sa discrétion coutumière, pour le réconfort, la prière et les formalités d'usage. Puis, s'annonça le marguillier, un voisin, si ému qu'il en oublia d'ôter sa casquette. On définit l'emplacement de la tombe, on choisit le cheval et le conducteur du corbillard, selon les dernières volontés du défunt.

Quand l'étoile du berger apparut, à la verticale du clocher de l'école, Alice alluma trois bougies sur la commode.

Leurs flammes se reflétèrent sur le visage serein de son époux, ainsi que dans les yeux verts du matou qui montait la garde sur le fourneau à banc.

Puis elle regagna la chambre de ménage où elle servit un vin chaud aux familiers et aux connaissances venus lui tenir compagnie pour la veillée du souvenir. On s'entretenait à voix basse pour ne pas troubler le repos bien mérité de François.

Jeudi, 5 octobre 1967.

A treize heures, les paroissiens sont rassemblés devant la fontaine de la place du village pour accompagner l'ancien postillon au cimetière où repose toute son ascendance.

Le garde-forêt conduit le corbillard.

Le cortège austère emboîte le pas d'une famille nombreuse. Les vêtements sont de deuil. Les épaules et les genoux sont couverts. Les cigares éteints. Les cloches du temple sonnent à la cadence du vieux marguillier, qui est la cadence de l'enterrement.

Des tilleuls multicentenaires protègent le lieu du culte et du repos éternel, à l'orée d'un pâturage où foisonnent la gentiane et le millepertuis. Le bleu profond du ciel, la clarté de l'automne et les tapis de feuilles mortes atténuent les larmes et le chagrin.

Le cercueil de frêne, porté par quatre jeunes paysans, est conduit au cœur de l'église. La famille prend place dans les premiers bancs. Le pasteur monte en chaire.

Le sermon est concis, les prières et les cantiques vont à l'essentiel. Or l'essentiel, c'est la vie de François et le réconfort des Ecritures.

Ni sensiblerie, ni étalage excessif. On n'implore pas miséricorde. Le Bon Dieu est indulgent avec ceux qui ont manié la faux et la charrue.

Le recueillement qui précède la bénédiction est impressionnant de silence.

Le défunt est ensuite conduit en terre, la terre de son village, qui est son pays. Sur cette terre fraîchement remuée, avant que n'intervienne le marbrier, Alice déposera une gerbe de cornouiller sanguin, coupé dans la barre des Querres, là où François a semé son dernier blé d'automne.

Les cloches se sont tues. Aux Tayés, le chant rythmé d'une copouse a repris.

Né à Vauffelin en 1939, Francis Huguelet réside à Porrentruy. Il fut successivement instituteur, responsable du Service cantonal de la santé, puis directeur de l'Hôpital d'Ajoie.

Il contribua à diverses publications traitant de la politique sanitaire, en collaboration avec l'Université de Genève (Prof. A. Bailly).

NOTES

[1] triangle: chasse-neige de l'époque, tiré par des chevaux

[2] brante: récipient métallique à bretelles servant au transport du lait

[3] marguillier: sacristain protestant

[4] chabraque: méchante à l'excès

[5] boutonnière: cicatrice laissée par une lame de couteau

[6] roille-gosse: instituteur à baguette

[7] rösti: pommes de terre cuites, puis râpées et grillées dans la graisse

[8] grabon: lard rôti

[9] tchabats: décharge fourre-tout

[10] toraille: fumée épaisse

[11] décombrer: éliminer les débris de l'hiver

[12] éveurmer: déranger, épouvanter

[13] bêche-corne: femme grincheuse (grinche)

[14] lanterne: panneau d'affichage fermé où sont publiés les mariages

[15] copouse: hache à large tranchant

[16] djauré: bosquet

[17] long-bois: bille ou grume écorcée, destinée à la scierie